Zeitschrift: Campanae Helveticae : organe de la Guilde des Carillonneurs et Campanologues Suisses = Organ der Gilde der Carilloneure und Campanologen der Schweiz

Herausgeber: Gilde der Carilloneure und Campanologen der Schweiz

Band: 22 (2018)

Artikel: Un sonneur suisse au Paraguay

Autor: Friedrich, Andreas

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-817101

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un sonneur suisse au Paraguay

Nous publions ci-après un article d'un certain Frédéric Collioud paru en 1922 dans l'hebdomadaire *Le Conteur vaudois*[1] qui reproduisait un récit paru en 1894 dans le *Courrier suisse du Rio de la Plata* qui paraissait à Buenos Aires (Argentine) mais qui était également diffusé au Paraguay avoisinant.

Tout ce que nous savons sur l'auteur c'est qu'il était Veveysan, établi au moins à partir de 1889 (année du décès de l'un de ses enfants) à Asunción (en français de l'époque : l'Assomption du Paraguay). La référence à la Fête des Vignerons de 1865 (musique de François Grast, 1803-1873) et la mention détaillée de ses souvenirs de l'entrée en Suisse aux Verrières de l'Armée française de l'Est sous le commandement du général Bourbaki en 1871 nous laissent penser que Collioud est probablement arrivé au Paraguay avec la dernière grande vague migratoire suisse qui se situe aux alentours de 1880 et 1893[2] [3], après ses pérégrinations en Europe, surtout en France, dont il parle.

Cet article n'était pas la première contribution de Collioud au *Courrier suisse*. Il affirme avec insistance la véracité de cette histoire. Le lecteur trouvera un texte amusant et se demandera peut-être si certains détails du récit du Schaffhousois ne relèvent pas de la fantaisie de Collioud, auteur de contes.

Du point de vue campanaire, nous nous intéressons à la question du type de carillon que le Schaffhousois a pu jouer, ce carillon que Collioud prétend avoir entendu à Asunción.

La cathédrale métropolitaine d'Asunción remonte à l'époque coloniale et a subi plusieurs transformations depuis 1539. Sous la dictature de José Gaspar Rodríguez de Francia (env. 1760-1840), le clocher s'est écroulé. Il devait être remplacé, mais sur ordre du dictateur lui-même, la cathédrale restait sans clocher, et les cloches étaient suspendues provisoirement pour rappeler le peuple à la prière pour

1 Edition du 11 novembre 1922 (tome 60, cahier 4), disponible sur e-periodica.ch

2 Aspects de l'Emigration et de la Colonisation suisses en Argentine au XIXème siècle (Résumé) http://www.notrehistoire.ch/medias/2088

3 Un consulat suisse a été ouvert à Asunción en 1887; des relations diplomatiques existent depuis 1892.

l'âme du défunt.[4]

La construction actuelle du sanctuaire métropolitain date de 1845 et possède deux clochers. La tour de droite abrite une horloge et trois cloches (d'après un enregistrement[5], il s'agit probablement de fa3, mi4 et fa4[6]). La première horloge, installée en 1851 par l'ingénieur anglais Henry Godwin, fut remplacée en 1884 par le modèle actuel. Celui-ci a par la suite longtemps annoncé l'heure officielle au Paraguay, par transmission radio. Les poids de l'horloge doivent être remontés tous les 8 jours, ce qui dure 45 minutes. L'horloge frappe les heures sur la grande cloche et les quarts sur les deux petites cloches.[7]

La tour de gauche abrite apparemment le «carillon». Il paraît évident qu'Asunción n'a jamais possédé un carillon au sens strict. Les «carillonneurs» étaient des sonneurs qui – en plus de sonner les cloches à la volée – s'amusaient probablement à les tinter et faire entendre ainsi des bouts de mélodies connues.

Nous ignorons la composition actuelle de ce carillon, mais les sources[8] mentionnent les cloches suivantes (sans indication des notes, du poids ou du diamètre):

1. Une cloche (c'est la plus grande et la plus ancienne) provenant du village jésuite San Cosme y Damián, datée de 1760.

2. Une cloche avec l'inscription «República del Paraguay» du 20 novembre 1832.

3. Une cloche sans aucune date ou inscription.

Selon la même source, une quatrième cloche, ornée de la couronne impériale du Brésil[9], sonnait à partir du 2 février 1865. C'était un trophée de la guerre de la Triple-Alliance de 1864/1870[10], et nous ignorons si elle est toujours en place ou si elle a été rendue au

4 https://asunciondeantano.com/historia-de-la-catedral-metropolitana-de-asuncion (11.5.2018)

5 https://www.youtube.com/watch?v=cV0kKhijuF8 (11.5.2018)

6 https://www.youtube.com/watch?v=cV0kKhijuF8 (11.5.2018)

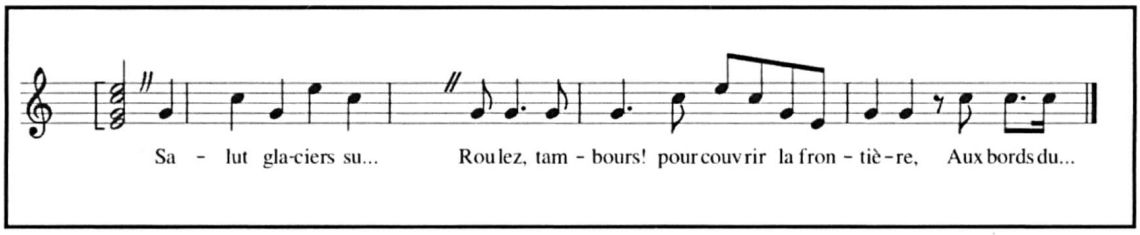
7 Pedro Gómez Silgueira, LA ASUNCIÓN ESCONDIDA (XI), Horas de ciudad , Abc color,11.8.2012

8 https://www.facebook.com/asociacion.manduara/photos /a.463009806457.281262.283329961457/10151623854866458/?type=1&theater

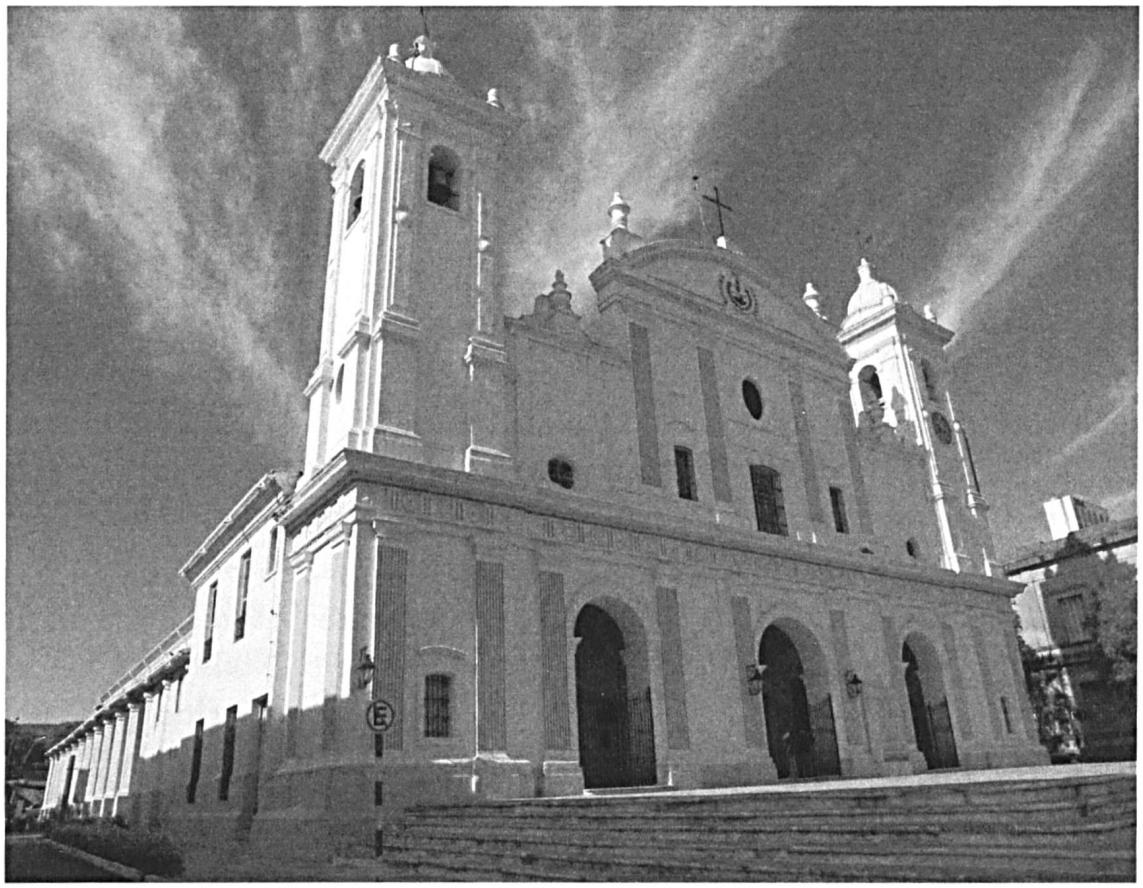
9 Pierre II ou Pedro II du Brésil (1825-1891) était empereur du Brésil de 1831 à 1889.

10 Elle a opposé une coalition composée du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay, au Paraguay et fait tomber la population du Paraguay de 800'000 à 200'000 habitants.

Brésil. Quoiqu'il en soit, la présence de 4 cloches dans la tour de gauche en 1894 semble donc plausible. S'il s'agissait des notes mi - sol - do - mi (ou d'une transposition de cet accord), il était effectivement possible de jouer au moins les 14 premières notes de la chanson *Roulez, tambours !* et les 5 premières de *Salut ! Glaciers sublimes* (nous ignorons la mélodie de *Souvenir de 1871*) :



Andreas Friedrich



Assomption du Paraguay. Cathédrale métropolitaine.

La Suisse au Paraguay – Carillon

Encore une histoire de notre compatriote Frédéric Collioud, dont nous venons de publier, en feuilleton, une nouvelle. Ce récit daté de l'Assomption du Paraguay, 28 mai 1894, a paru dans un journal qui se publiait - il existe peut-être encore - à Buenos Aires, sous le titre de «Courrier suisse». Nous ne sommes plus au domaine de la fantaisie, cette fois, mais dans celui de la réalité. Ce n'en est que plus intéressant et pas moins intéressant, au contraire.

Assomption du Paraguay, 28 Mai 1894

Monsieur le directeur du *Courrier Suisse*, Buenos Aires.
Monsieur et cher compatriote,

Permettez-moi de raconter à vos lecteurs une histoire véridique qui déridera peut-être plus qu'un *vieil ours* sur terre étrangère et chassera, j'en suis sûr, la mauvaise humeur de l'ami Henri Steckler. Votre permission accordée, je commence :

Je me trouvais un dimanche matin au cimetière de Mangrullo, au-dessus de l'Assomption du Paraguay, en compagnie d'un ami originaire de Bümplitz près Berne. Le temps était superbe, l'air relativement frais et la vue, sans être une de ces vues que l'on ne rencontre que dans notre patrie, n'en était pas moins attrayante : au fond, le Chaco sans bornes ; au second plan, le rio Paraguay formant un immense ruban argenté ; enfin la ville de l'Assomption avec ses ranchos et ses maisons blanches à la chaux, enfouis dans des bouquets d'orangers et de palmiers.

Le lieu où nous étions et surtout la présence de la tombe de l'un de mes enfants mort en 1889, nous portait à la rêverie. Nous parlions des absents, du pays, et nous aurions aimé entendre encore les cloches de nos villages, lançant à toutes volées leurs accents vers les cieux, de ces accents mélodieux qui vous parlent d'antan, de la jeunesse, de la famille, des amis, lorsque notre causerie toute intime fut soudainement interrompue par un bruit de cloches, un sonore carillon dont les notes aiguës ou graves nous parvenaient distinctement et provenaient de l'église principale ou, si

vous aimez mieux, de la cathédrale.

Un carillon, c'est bien ordinaire ; durant mes pérégrinations en Europe, j'ai eu l'occasion d'en entendre de drôles qui n'avaient sûrement aucun rapport avec le lieu où l'on carillonnait. Ainsi, à Malzéville, près Nancy en Lorraine, un vieux bonhomme, bedeau de l'église paroissiale, tapotait sur ses trois clochetons l'air de la *Mère Angot* alternant avec *En revenant de la Revue*, au grand contentement des fidèles qui accouraient de toutes parts. A Monsort près d'Alençon, dans l'Orne, j'entendis carillonner *En revenant de Suresne* suivi de *Il était z'un petit navire* et de *Souviens-toi, Marguerite!* A Clermont-Ferrand et à Issoire, dans l'Auvergne, à Tulle dans la Creuse et à Guéret dans la Corrèze, c'était à peu près la même chose.

Le carillon que mon ami et moi écoutions des hauteurs de Mangrullo nous étonna étrangement : on tapotait, à la cathédrale, des airs suisses : *Roulez tambours!*, *Salut, glaciers sublimes*, et, pour terminer, *Souvenir de 1871*. Involontairement, nous nous mîmes à fredonner ces vieilles strophes chantées sur les rives du bleu Léman. *Souvenir de 1871*, entr'autre, me reporta vingt-trois ans en arrière, je revis la neige couvrant le chemin des Verrières et le Val de Travers, ces longues files de malheureux à demi-gelés, ces chevaux rongeant les caissons d'artillerie et les arbres et les bancs des promenades de Neuchâtel..., ce chant oublié me revint à la mémoire :

A l'appel des voix françaises
Les coeurs ne sont pas restés sourds,
Car voici les troupes suissesses
Qui viennent leur porter secours.
Au cri de notre indépendance
Cent mille voix ont retenti :
Vive la Suisse et la France
Et le corps de Garibaldi !

Mais pourquoi carillonnait-on des airs suisses à l'Assomption du Paraguay ? Etrange, en vérité.

— Il n'y a pas d'effet sans cause, dis-je à mon Bümplitz. Descendons en ville et allons aux renseignements. A mon idée, le mieux est de se rendre aux abords de la Cathédrale, d'attendre la fin du service religieux

et d'accoster le carillonneur lorsqu'il sortira de sa niche.

Ce qui fut dit fut fait. Dès 9 heures nous étions de planton devant l'église.

Notre attente ne fut pas longue. Un peu après 10 heures, nous vîmes sortir d'un petit porton latéral donnant accès au clocher, un brave homme qui n'avait nullement l'air d'un naturel du pays ; je l'abordais carrément, lui parlant en espagnol :

— Dites-moi, Monsieur, c'est vous qui carillonnez si bien ?

— Oui, c'est moi... pourquoi cette demande ?

— Parce que vous exécutez à merveille des airs suisses : cela semble si extraordinaire dans ce pays... mon ami et moi sommes Suisses.

— Je suis de Schaffhouse. Si vous voulez, je vous conterai mon histoire, au *boliche*[11] du coin...

— Allons au *boliche*.

Chemin faisant, nous décidâmes d'aller à la *Fonda Suiza*[12], calle Colon, chez le papa Défago, toujours gai et content et chanteur en diable. Quelques *cuadras*[13] de plus ou de moins, une bagatelle ; nous avions du temps de reste : notre carillonneur ne reprenait son service que pour la messe de 2 heures.

Assis commodément à la *Fonda Suiza*, devant une Pernod, notre compatriote, le Schaffhousois, commença son histoire.

— Il y a à peu près deux mois que je suis arrivé dans ce pays. Je viens de l'Entre-Rios où j'ai pratiqué mon métier de chaudronnier à Paranà. La dernière révolution m'a décidé à émigrer vers le Nord. A mon arrivée à l'Assomption, avec peu de bagages et encore moins d'argent, je m'installais à l'Hôtel des Immigrants, profitant ainsi des ressources que met le gouvernement à la portée des nouveaux débarqués. Le directeur, un compatriote que vous connaissez bien, m'assura que j'avais peu d'espoir de trouver de l'occupation dans ma partie, ajoutant que tous les chaudrons et les casseroles du Paraguay viennent directement d'Europe et se vendent chez Rius et Jorba, calle Palmas.

Cependant, continua-t-il, j'ai ici une adresse qui peut vous être utile : allez vous informer ; si vous n'aboutissez pas à un résultat satisfaisant, revenez me voir. En même temps, il me remit un petit carré de papier,

11 bowling [note du rédacteur]

12 maison suisse [n.d.r.]

13 blocs [n.d.r.]

sur lequel je lus :

PADRE CAPORRINO
Paroisse de la Cathédrale.

Je remerciais le Directeur pour son amabilité et je me mis en quête de trouver le digne Padre Caporrino qui m'intriguait ; quels rapports pouvait avoir ce bonhomme en soutane avec un chaudronnier ?

Mon ami de Bümplitz et moi, nous étions aussi fort intrigués : la fin de l'histoire de notre compatriote devait à coup sûr être intéressante et nous réservait des surprises. Le Schaffhousois continuait son récit :

— J'en était resté à la recherche du Padre Caporrino. Il ne me fut pas difficile de le dénicher : il loge non loin d'ici, à deux *cuadras*, sur une éminence en attendant qu'il soit *Eminence* lui-même, dans un *rancho* enfumé qui tombe en ruines. J'eus la chance de le trouver chez lui. Je lui présentais la carte que m'avait remis le directeur de l'Hôtel des immigrants.

— C'est bien, dit-il. Asseyons-nous et causons. Vous êtes chaudronnier, à ce qu'il paraît, c'est mieux : vous êtes Suisse, encore mieux. Ces deux précieuses qualités m'engagent à vous prendre à mon service à raison de 180 *pesos* par mois. Votre service consistera à carillonner à la Cathédrale chaque dimanche et jours fériés, quatre fois, le matin à 4 heures et à 8 heures, le soir à 2 heures et à 8 heures ; les autres jours vous devez carillonner quand il y a des décès, des mariages ou des baptêmes. Vous devez loger près d'ici, de façon à vous avoir sous la main pour des cas urgents. Comme vous le voyez, votre service n'est pas surchargé ; vous pouvez même travailler de votre métier aux heures libres et gagner ainsi quelques *pesos* de plus.

J'ai eu dans le temps, continua le digne Padre, des carillonneurs de tous pays et de toutes classes, et cependant, jusqu'ici, je n'ai jamais eu la chance de mettre la main sur un Suisse, surtout un Suisse chaudronnier qui connaît le maniement du marteau et qui doit savoir chanter de jolis airs. Plus ou moins, tous les habitants des Alpes sont chanteurs et savent une multitude de romances très jolies. Vous m'en carillonnerez quelques-unes, n'est-ce pas ?

Il y a quelques mois, j'avais comme carillonneur un Français, un bachelier ès-lettres : figurez-vous que cet individu, qui buvait outre mesure, m'indigna un jour en carillonnant le *Sacré coeur de Montmartre* et

En avant le dynamite. J'eus peur que ce maniaque ne fit sauter l'église : je le flanquais à la porte.

Son départ me soulagea ; de vert que j'étais devenu, je redevins frais et rosé malgré mes soixante-quinze ans.

Ici, le bon Père fit une pause. Le souvenir du dynamitard le faisait trembler, une sueur froide perlait sur ses tempes ridées. Il ouvrit un vieux bahut, en sortit une fiole bleu contenant de la *cana du temps de Lopez*, en versa deux petits verres et nous trinquâmes comme de vieux amis.

Avant ce Français, continua Caporrino, mon carillonneur était un Anglais de haute taille, un fieffé coquin qui avait une prédilection marquée pour la dive bouteille, mais, par contre, carillonnait admirablement bien des airs religieux. Il me quitta en me dérobant quarante-deux livres sterling. Sur ma dénonciation, il fut arrêté au moment où il s'embarquait à bord du *Saturno* pour Rosario de Santa Fé ; il avoua au juge qu'il m'avait volé des livres sterling par amour pour la reine Victoria dont les pièces d'or portent l'empreinte. J'eus aussi un Allemand, commis pharmacien sans place, qui carillonnait toujours le même air : *La choucroute de Strasbourg* ; puis un Brésilien aux mœurs corrompues qui me souffla sans mot dire ma gentille petite servante Manetta âgée de 18 ans. Enfin, dernièrement j'avais un Polonais que j'ai remercié après six semaines de service. Cet homme buvait une quantité si considérable de boissons que j'eus l'idée, après son départ, d'inspecter le local des cloches. J'y ai compté plus de 300 bouteilles vides, deux damejeannes à sec et un litre d'absinthe intacte.

Pour terminer, continua Caporrino de sa voix la plus câline, j'espère que nous nous entendrons bien et que je n'aurais pas lieu de me plaindre d'avoir confié mes chères cloches à un enfant de la libre Helvétie...

Le Schaffhousois se leva, le verre en main. Voilà mon histoire, dit-il ; à votre santé, à la santé du Padre Caporrino et vive la Suisse ! Tant que le sort me fera carillonneur, je carillonnerai des airs de mon pays.

Il était midi lorsque nous nous séparâmes. Mon ami de Bümplitz demeurait à la Recoleta, le Schaffhousois à demi-cuadra de la casa Caporrino et moi à Tacumbù. En nous quittant, j'ai promis à l'ami carillonneur de lui apprendre le patois vaudois pour qu'il puisse carillonner *La Fità do quatordzé* et quelques airs de la Fête des Vignerons de 65.

Frédéric Collioud.

Ein Schweizer Glöckner in Paraguay (Zusammenfassung)

Es handelt sich um die Reproduktion eines Berichtes, der 1894 in Buenos Aires in der Auslandschweizerzeitschrift *Courrier suisse du Rio de la Plata* erschienen ist und 1922 im Waadtländer Wochenblatt *Le Conteur vaudois* abgedruckt wurde.

Der Autor Frédéric Collioud aus Vevey, der sich offenbar schon früher als Feuilletonist betätigt hatte, beschreibt in lockerem Stil, wie er 1894 in Begleitung eines Freundes aus Bümpliz von einem Hügel bei Asunción, der Hauptstadt Paraguays, die Glocken der dortigen Kathedrale Schweizer Melodien spielen hörte. Die beiden suchen und finden den *carillonneur*, der sich als Kesselflicker aus Schaffhausen herausstellt. Er erzählt ihnen, wie er als arbeitsloser Neuankömmling vom Schweizer Direktor des Immigrantenhotels an einen Priester der Kathedralgemeinde verwiesen wurde. Dieser stellt den Schweizer Kesselflicker auf der Stelle als *carillonneur* an und schildert ihm seine gemischten Erfahrungen mit Glöcknern aus verschiedenen europäischen Ländern.

Colliouds angeblich wahre Geschichte enthält keinerlei Angaben über die Glocken und das *carillon* der Metropolitankathedrale von Asunción. Nur aus den Titeln der Schweizer Lieder, die er dort hörte, und unter Beizug weiterer Quellen lässt sich schliessen, dass das *carillon* wahrscheinlich aus vier Läuteglocken im linken Turm bestand (das Uhrwerk mit drei weiteren Glocken befindet sich im rechten Turm). Diese dürften es erlaubt haben, zumindest die Anfänge der Schweizer Lieder zu spielen, die Collioud in Asunción hörte.

Andreas Friedrich